

**RENTRÉE LITTÉRAIRE 2022**

ALEXIS  
**ANNE-BRAUN**



THIERRY  
**BEINSTINGEL**



BLANDINE  
**RINKEL**



AUDE  
**WALKER**



JENNY  
**ERPENBECK**



AMOR  
**TOWLES**



BERTRAND  
**LECLAIR**



LESLIE  
**JAMISON**



**fayard**

Le grand contournement .....	4
ALEXIS ANNE-BRAUN	
Dernier travail .....	10
THIERRY BEINSTINGEL	
Vers la violence .....	16
BLANDINE RINKEL	
Cavales .....	22
AUDE WALKER	
Je vais, tu vas, ils vont .....	30
JENNY ERPENBECK	
Lincoln Highway .....	36
AMOR TOWLES	
Le train de Proust .....	44
BERTRAND LECLAIR	
La baleine solitaire .....	50
LESLIE JAMISON	



LITTÉRATURE  
FRANÇAISE

ALEXIS ANNE-BRAUN

---

4

LE GRAND  
CONTOURNEMENT

ALEXIS  
ANNE-BRAUN



**fayard**  
roman

Qu'est-ce qui fédère et révèle les cœurs mieux que la lutte ? Dans la plaine d'Alsace, à quelques dizaines de kilomètres de Strasbourg, Héloïse, vieille châtelaine solitaire qui fume trop, accueille un groupe de zadistes emmenés par l'intraitable Magali. Ensemble, ils veulent sauver un morceau de paysage, quelques arbres, un moulin, menacés par un projet d'autoroute.

À la puissance – la joie, même – qui se dégage d'abord du combat pour un objectif commun, se mêle d'emblée un parfum de donquichottisme. Comme si chacun savait dès le départ comment cette aventure était vouée à finir. Qu'importe. Peut-être s'agit-il moins d'influer, même de façon minimale, sur la marche du monde que de saisir la possibilité de se transformer soi-même.

Mais combien de temps peut tenir une ZAD ? Combien de temps dure l'euphorie de vivre dans des cabanes ? Et surtout, combien de temps l'urgence du présent suffit-elle à masquer le passé des uns et des autres – celui-là même dont certains espéraient trouver ici la rédemption ?

Un jour, il faut bien que la fête s'achève. La châtelaine et la militante vont devoir se séparer. Derrière l'amertume, toutefois, demeurera peut-être l'idée qu'il n'est rien de plus puissant que de rêver ensemble.

Dans cette matinée un brin élégiaque, un nouveau silence s'étale, mêlé aux fumées de Marlboro. Puis un rire qui ne les délivre pas tout à fait du silence. Siméon a ri. N'est-ce pas drôle, dit-il, d'imaginer Magali tirer les cheveux de Stéphane B. en difficulté à l'accrobranche. Un silence donc puis leur rire (son rire pour être exact), dans cette journée sans relief et sans action ; une journée qui ne prend pas les contours, tous l'ont constaté, de ceux dessinés sur le tableau noir accroché sur le mur de pierre juste en face d'eux, le tableau noir qui décore cette grande salle vide, avec le crucifix accroché juste au-dessus de la porte d'entrée ; le tableau noir sur lequel plus personne ne vient jouer aux jeux du langage (promettre, mentir, se plaindre, remercier, faire une demande, poser une question), car il n'y a plus assez de joueurs même si, de toute évidence, il y a encore beaucoup de choses à dire... et de silences aussi. Car depuis ce matin, il avait fallu d'autres silences pour que chacun comprenne les raisons et les motifs des autres. Pendant six mois ils avaient vécu ensemble l'énormité de cette occupation, mais sans jamais déverser toute la bouil-

lie de leurs désirs et de leurs frustrations – tout en sachant pertinemment qu’il en faut des désirs et qu’il en faut de la frustration pour être allés là où ils étaient allés.

Imaginant Magali, là-haut sur la vigie, Héloïse avait pâli, se rendant compte, mais sans le dire, que les alliances qu’ils avaient contractées étaient plus hasardeuses qu’elle ne se les était imaginées : le château, Jacques Maritain, l’écologie et le nihilisme fantastique de gens qui prétendaient réinventer le monde. Héloïse était touchée par Magali et s’il l’avait fallu, elle aurait dévalé avec elle la pente de sa folie. Alors elle dit qu’elle a depuis le premier jour ou plutôt le premier soir – ce soir d’ivresse joyeuse et presque délirante – une sympathie profonde pour la poésie inattendue de Magali, pour la façon, précise-t-elle, dont Magali parvient toujours à les surprendre et à exprimer une beauté fulgurante dans ce qu’il y a de plus abject ou de plus innommable. De la poésie ? demande Siméon. Mais pourquoi fait-il l’innocent ? renchérit Héloïse. L’innocence ici ne va qu’à Félix. D’ailleurs, ajoute-t-elle, est-ce que ce ne serait pas le moment de parler d’amour ?

### Qu'est-ce qu'on raconte dans un second roman ?

Dans mon premier roman, *Ce qu'il aurait fallu dire*, je racontais à la troisième personne l'histoire d'un enseignant de philosophie nommé en Picardie. Cette histoire, je l'avais vécue. Derrière un double romanesque, j'essayais de transformer une expérience qui fut douloureuse, d'énumérer aussi les signes d'une révolte sociale que j'avais fantasmée et qui s'était réalisée alors que le livre était déjà écrit. Dans *Le grand contournement*, j'ai voulu m'éloigner davantage de ce que j'étais, m'éloigner aussi de la fidélité au réel. C'était très libérateur de pouvoir éclater ma parole d'auteur dans plusieurs personnages qui ne me ressemblent pas et qui ont partagé un combat qui n'est pas le mien et qui peut-être n'a jamais existé ou en tous cas qui n'a jamais pris la forme que je lui donne. Ce livre est aussi sorti comme un cri, alors que le premier roman était plus circonspect. Ici la révolte a bien lieu, des gens tentent vraiment d'imaginer d'autres formes de vie et de communauté. L'écriture est alignée sur ce projet politique : l'invention et la fiction, la pluralité des voix, l'élégie. Il y a cependant un fil que je continue de tirer : l'aménagement des territoires, la transformation des paysages, les odeurs et les couleurs des campagnes, la pesanteur et la grâce de certaines vies à la périphérie et à la marge. Et puis, c'est un retour aux territoires de mon enfance, une campagne en Alsace, toute proche de la ville, qui la frôle. Il y a quelque chose de formidablement nostalgique dans ce second roman.

### Écrire, c'est un acte politique ?

Tout dépend de ce qu'on entend par politique. Évidemment, en écrivant on ne s'engage pas de la même façon. On n'engage pas directement son corps, ni celui des autres. On reste à distance, on se place dans un régime fictionnel, tout ce qu'on dit, tout ce qu'on énonce, tout ce qu'on formule est couvert par la fiction. En marge de chaque page, on est censé lire : attention, cela ne s'est pas déroulé ainsi, cela n'a pas existé, cette parole n'est pas celle de l'auteur mais de ce personnage-ci. Je crois que lorsqu'on fait de la politique (je ne dis pas la politique professionnelle de ceux qui nous gouvernent, car là, étrangement on retrouve des personnages), il n'y a pas de couverture possible, pas de distance. Et pourtant, dans l'écriture il y a certaines préoccupations éminemment politiques : Comment vais-je écrire cela, avec quels mots, pour que ce soit entendu ? Pour que la violence de ce personnage soit justifiée ? Pour que le jeu des identifications marche de la manière escomptée ? Pour qu'on puisse se reconnaître dans l'évocation d'un désir, dans un certain écoulement du temps et des saisons, dans une pratique collective ? Comment faire, pour



© RICHARD DUMAS

Alexis Anne-Braun est l'auteur d'un récit (*L'approximation des choses*, Pauvert, 2018) et d'un premier roman (*Ce qu'il aurait fallu dire*, Fayard, 2020).

que l'humour ne soit pas du cynisme, ni de l'ironie ? Comment faire pour que le récit d'une lutte nous donne envie de lutter encore - même quand ça se finit mal, même quand on se retrouve dans la gadoue, les contradictions, le grotesque.

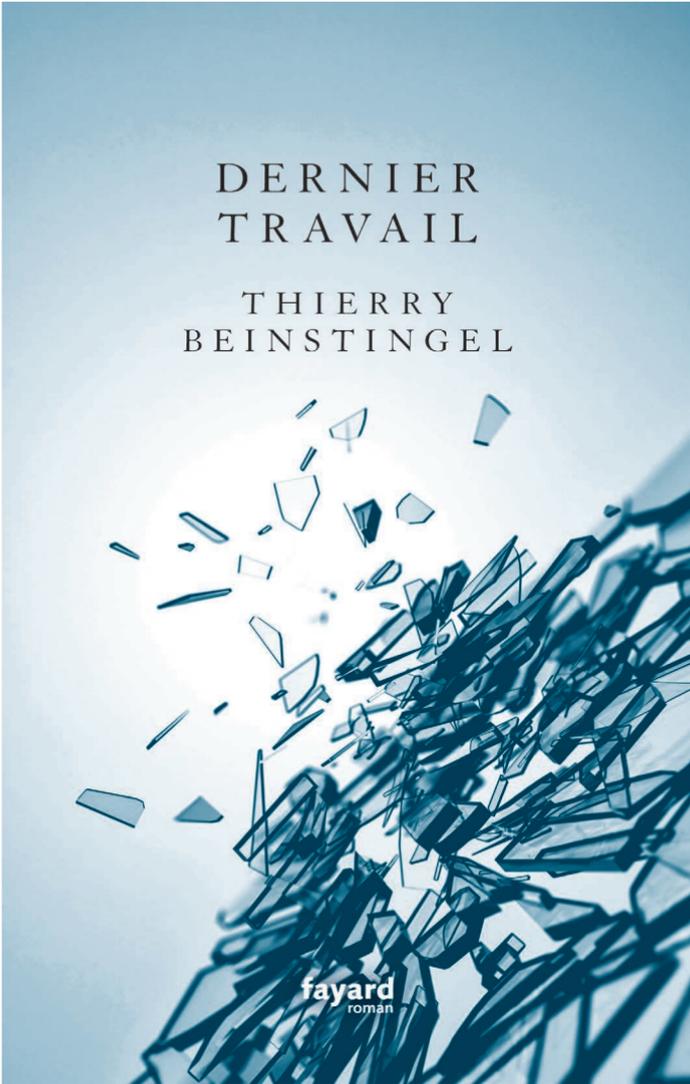
**Est-ce que vous avez peur de la manière dont vous allez être lu ?**

Bien sûr. Un livre n'existe que lorsqu'il est lu. C'est une chose que l'on sait, que l'on nous enseigne dans les cours de littérature au lycée. Mais on se dit toujours, oui bon d'accord, mais il y a du sens qui est figé dans l'écriture et donc on ne peut pas en faire n'importe quoi. Après mon premier roman, je me suis vraiment rendu compte de cela, que le livre appartient à ceux qui le lisent (et j'ajouterai également à ceux qui ne le lisent pas mais qui en entendent seulement parler, qui en lisent des extraits, la première page, etc.). On est complètement impuissant par rapport à ça et c'est terriblement effrayant. On comprend aussi que si on écrit dans l'intention de tout clarifier, d'éviter tout malentendu, d'être rangé sous la bonne étiquette, on n'écrit rien de très intéressant. Je crois que dans *Le grand contournement*, j'ai laissé des choses indécises, à dessein. C'est cela aussi se livrer.

THIERRY BEINSTINGEL

---

10



« **T**ravailler, ce n'est pas mettre ses sentiments entre parenthèses, c'est au contraire les éprouver devant autrui, devant la tâche à accomplir, le métier choisi ou subi, c'est vivre simplement et dans la banalité des émotions. »

Ève vient d'obtenir son premier emploi. Malgré ses appréhensions et sa timidité de débutante, elle a le sentiment de rompre avec une adolescence marquée par le chagrin, de sortir d'une sorte de huis-clos dans lequel elle s'était enfermée avec sa mère, à la suite du suicide de son père, une décennie auparavant.

Mais l'entreprise dont la jeune femme est désormais salariée traverse un moment de grandes turbulences. Un procès a lieu, très médiatisé, au sujet d'une vague de suicides survenue il y a quelques années au sein du personnel. Il s'agit de déterminer s'ils sont la tragique conséquence de conditions de travail dégradées et de méthodes de management toujours plus dures.

Proche de la retraite, Vincent a connu ces drames qui, déjà à l'époque, faisaient les gros titres. Mais il se souvient surtout de la période qui a suivi, celle où l'entreprise a voulu se donner une autre image, où de nouvelles valeurs ont été mises à l'honneur, l'« humain », le « bien-être des employés ». Vincent y a-t-il cru de façon un peu trop naïve ? Et si la disparition du père d'Ève avait été le signe annonciateur de cette vague qui déferlerait plus tard ? Vincent aurait-il pu s'en apercevoir ? Agir, intervenir, alerter ?

C'est justement grâce à un coup de pouce de Vincent qu'Ève a décroché son poste. Dans l'entreprise qui aurait tué son père ?

Après *Yougoslave*, où se déployait sur fond de fresque historique sa capacité à dépeindre des personnages « que la postérité retient, parce qu'ils sont dans des livres qu'on n'oublie pas » (Fabrice Gabriel, *Le Monde des livres*), Thierry Beinstingel revient avec ce nouveau roman à un thème central dans l'ensemble de son œuvre. Le travail, le temps et l'énergie qu'il absorbe, le lien forcément subordonné à l'employeur, les rapports hiérarchiques vécus au quotidien : comment tout cela affecte-t-il nos vies ?

- Que connaissez-vous de notre entreprise ?

Il déplie devant elle un fascicule qui résume les principales activités et les chiffres-clés de la boîte. Elle répond timidement : Pas grand-chose, mon père a travaillé ici, mais je n'avais pas dix ans quand il a disparu.

Il ne relève pas, ce n'est pas le moment de remuer des souvenirs éprouvants pour elle, mieux vaut se concentrer sur l'entretien d'embauche qui aura lieu dans deux jours.

Elle reste ainsi deux heures en sa présence, deux heures intenses au cours desquelles il lui souligne les principales caractéristiques à retenir, lui répète quelques phrases-clés censées faire mouche devant le jury. Il lui donne des conseils. Sa grande timidité ne doit pas être un frein, mais plutôt un atout : il faut laisser deviner, derrière l'apparente retenue, le sérieux, la volonté de bien faire, l'expression de son honnêteté et de sa loyauté. Elle hoche la tête et ses marques d'acquiescement le confortent.

Il tente quelques questions pour la déstabiliser : à la rubrique « Divers » de son CV, elle a écrit « Lecture, cinéma », juste en-dessous de « Danse contemporaine et Zumba ». « Lecture, cinéma » : de nombreux postulants à un emploi notent dans leur CV ces banalités admises par tous, histoire d'étoffer le paragraphe et de montrer l'ouverture au monde et à la culture.

- Quel est le dernier film que vous avez vu et quel est le dernier livre que vous avez lu ?

Peu s'attendent à une question sur un sujet aussi banal, aussi beaucoup de candidats sont embarrassés. Elle n'échappe pas à la règle et bredouille :

- Je ne me souviens plus du titre, un film américain... Et pour le livre...

Il l'arrête d'un geste :

- Vous voyez, vous êtes mise en difficulté par le CV que vous avez vous-même rédigé.

Elle a une moue d'impuissance : trop tard pour revenir sur le CV déjà parvenu aux membres du jury.

Il sourit maintenant :

- Eh bien, c'est le moment d'être franc : pour le film, dites que vous ne vous en souvenez plus, mais pour la lecture, dites que le dernier document que vous avez lu est celui-ci !

Il brandit le fascicule sur l'entreprise et ajoute :

- Vous le sortez de votre dossier, comme cela vous ne l'aurez pas apporté pour rien. Premier avantage : vous clouez le bec aux membres du jury, il est à parier que personne ne l'a lu, il existe tellement de brochures similaires. Deuxième atout : vous montrez votre faculté de vous intéresser à notre entreprise. Troisième intérêt : vous prouvez au jury que vous avez bien préparé l'entretien.

**Vous avez été un des premiers avec Houellebecq à faire du monde de l'entreprise et du travail un champ d'investigation littéraire. Aujourd'hui des écrivains comme Vincent Message ou Nicolas Mathieu le font aussi. En quoi ce monde a-t-il changé ? Comment sa violence évolue-t-elle ?**

Entre le moment où j'ai commencé à étudier le travail comme sujet littéraire – c'est-à-dire au début des années 2000 – et aujourd'hui, tout a changé.

Le travail a accru sa mondialisation à travers Internet. La moindre crise a des répercussions majeures. On le voit avec la pandémie, avec la guerre en Ukraine. Pour autant, l'économie de marché, le libéralisme demeurent immuables, ainsi que les méthodes et la manière de gérer les entreprises. Au bout de la chaîne, le travailleur est de plus en plus isolé, soumis à l'individualisation de sa performance, qu'elle soit salariée, et donc subie, ou faussement libre à travers de plus en plus de professions indépendantes. Et si violence il y a, c'est bien sous cette forme symbolique d'un rapport tendu entre l'individu, ses aspirations et le collectif de l'entreprise. Des conflits d'ordre éthique apparaissent : pollution, recherche d'hégémonie des grands groupes, etc.

En ce qui concerne la littérature, on remarque, en revanche, peu de changements notables : la plupart de ceux qui abordent le sujet du travail n'ont qu'un rapport lointain avec lui : journalistes, écrivains « de métier ». Très peu relatent leur propre expérience professionnelle. Cela donne des ouvrages qui manquent parfois d'authenticité.

Du coup, cette littérature présente le travail d'une manière dépressive, sans faire la part des choses. Pourtant, si je pose la question autour de moi, beaucoup se plaisent au boulot, comme la jeune Ève du roman.

**La phrase d'Elio Vittorini, écrivain engagé, anarchiste et résistant, « le calme plat de la non-espérance », imprègne le cœur même du roman. En quoi vous semble-t-elle ici sensible et pertinente ?**

La citation d'Elio Vittorini est issue d'un récit, *Conversation en Sicile*, écrit à la fin des années 1930, pendant la montée du fascisme italien : croire le genre humain perdu, ne pas avoir l'envie fiévreuse de faire quelque chose en réaction, écrit-il à la suite. Bien entendu, c'est excessif, mais cette phrase illustre bien nos vies modernes et laborieuses.

Le travail, très souvent, est accepté dans sa globalité. Les habitudes qu'on y prend tissent une sorte d'immobilité, y compris dans les métiers les plus bousculés. Il en résulte au quotidien un « calme plat », sans affect, ou avec des émotions que le labeur sait maîtriser. Cependant, la « non-espérance » qui s'y relie n'est pas synonyme de désespérance, c'est juste un état qui fait qu'après votre journée de travail le monde n'a pas bougé, de telle sorte qu'au bout du compte on constate qu'on a produit



© RICHARD DUMAS

Thierry Beinstingel a soutenu en 2017 une thèse de doctorat en littérature française intitulée *Les représentations du travail dans les récits français depuis la fin des Trente Glorieuses*. Celui qui « a fait du monde du travail l'un de ses terrains d'exploration favoris » (Christine Rousseau, *Le Monde des livres*) et « excelle à désosser l'univers de l'entreprise » (David Caviglioli, *L'Obs*) est également l'auteur de plus de quinze romans parmi lesquels *CV Roman*, *Retour aux mots sauvages* et *Ils désertent*.

ce qu'on attendait de nous en tant que travailleur, mais aucun désir particulier ne s'y est joint. Dans un tel contexte, on peut comprendre que les suicides au travail – puisque c'est également le thème central de mon roman – soient vécus comme l'ultime solution de l'effacement impersonnel que provoque un travail anonymisé.

### **Votre livre montre aussi la perversion du langage sur lequel repose le monde de l'entreprise. Pouvez-vous en parler ?**

Il faut admettre que le langage nous concerne tous. Lorsque nous nous faisons l'écho d'expressions de l'entreprise, désormais passées dans le langage courant, par exemple « être gagnant/gagnant » ou « sortir de sa zone de confort », nous véhiculons l'idéologie qui y est associée.

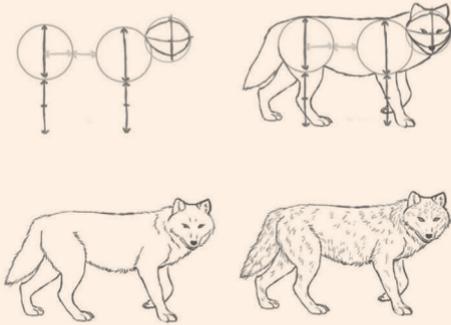
« Être gagnant/gagnant » est utilisé pour des négociations de travail. Cette locution tend à gommer les rapports de force, à placer sur un pied d'égalité un petit employé et son grand patron, mais l'un est plus gagnant que l'autre.

La phrase « sortir de sa zone de confort » désigne la réussite qu'on peut attendre en adoptant un autre point de vue, une autre façon d'agir. En cela, elle exprime la hardiesse, le dynamisme : c'est plutôt positif. Cependant, en cas d'échec, la responsabilité est rejetée sur l'individu seul, alors que les manques du collectif de travail sont passés sous silence : absence de formation, d'investissements suffisants, etc.

D'une manière générale, lorsqu'une expression issue du monde économique devient à la mode, méfiance !

VERS  
LA VIOLENCE

BLANDINE  
RINKEL



« Il ne m'avait pas légué la douceur, la confiance ni la foi. Cependant, j'héritais de lui les trois choses auxquelles je tenais le plus au monde. J'héritais de lui l'absence, la joie et la violence. »

Plus grand que la vie, Gérard illumine les jours de sa fille, Lou. Fort et fantaisiste, ce baby-boomer aux allures d'ogre ensorcelle tout : les algues deviennent des messages venus des dieux, ses absences des missions pour les Services Secrets. Mais que fait cette arme dans la table de nuit ? Qui sont ces fantômes d'une famille disparue, apparaissant par intermittence, en creux des conversations ? D'où viennent, surtout, ces accès de cruauté — ceux-là mêmes qui exercent sur sa fille fascination et terreur ?

À travers l'histoire d'une enfance trouble, dans ces paysages de l'Ouest français où la mer et la forêt se confondent, *Vers la violence* rappelle comment nos héritages nous façonnent, entre chance et malédiction.

La sensation du couteau était l'une des théories préférées de Gérard.

Il l'avait ramenée de la Marine, comme un souvenir d'escale. Il disait : la vie, c'est une traque de moments aussi nets, aussi exacts qu'un coup de couteau dans un mur. Il disait : on vit n'importe comment, à la recherche de la sensation du couteau. Il n'expliquait pas ce qu'il voulait dire par là, mais je crois qu'il désignait par le couteau ces moments où l'on se sent un peu plus que vivant. Il voulait dire qu'on traque, tous, même et surtout si on ne se l'avoue pas, les instants obscènes, les impressions d'avant catastrophe, les vacillements. Quand il évoquait la sensation du couteau, on sentait que la violence et la vitalité ne faisaient plus qu'un. Il m'a dit une fois toi aussi tu chercheras le couteau, à ta manière.

Personne n'y échappe.

Il avait lui-même, au creux de la main droite, une cicatrice de deux ou trois centimètres qui parfois lui faisait mal, ou semblait du moins lui faire mal – si bien

qu'on le voyait se masser la paume quand il était en colère ou inquiet. De cette cicatrice, je n'ai su l'origine que tard, une fois adulte et déjà ailleurs. Partant d'elle, fidèle à lui-même, mon père avait d'abord élaboré un tas d'anecdotes exotiques, lui permettant de briller en société. Un jour un tigre l'avait griffé, le lendemain il s'était empalé contre un grillage à Nice, le jour d'après, encore, il prétendait s'être fait ça on ne sait comment, dans les fonds marins peut-être, oubliant ses élucubrations au fur et à mesure qu'il les débitait. Se glorifiant chaque jour d'un exploit différent.

Dans une autre vie, qui sait, s'il avait été professeur de plongée, randonneur ou grand sportif, peut-être que son ego aurait trouvé à s'oublier comme le pisteur en forêt travaille à sa propre disparition et, captivé par quelque chose qui le dépasse, s'oublie. Mais dans cette vie, celle de Gérard, impossible de laisser son ego au porte-manteau : le monde aimant et moite de sa famille jamais ne lui paraissait plus intéressant que lui-même.

**Avoir un père relève-t-il d'une malédiction ordinaire ?**

À la fois chance et malédiction, avoir un père, c'est hériter d'une histoire qui nous dépasse. Un récit qui est le nôtre et qu'on n'a pas choisi pourtant. Comment reconnaître l'influence de ses parents tout en luttant contre elle ? Dans *Vers la violence*, la narratrice Lou est à la fois attirée et glacée par la violence de son père, Gérard, un baby-boomer convaincu de sa puissance, un ancien marin ayant côtoyé – et provoqué – la mort plusieurs fois dans sa vie, dans des circonstances atroces.

La violence de ce loup de mer, elle la craint autant qu'elle en hérite. C'est un envoûtement confus.

Tout au long du roman, les présences animales et végétales signent cette confusion. L'atmosphère quasi mystique d'une enfance entre forêt et mer, placée sous le signe du deuil. Appartenir à une généalogie, c'est prendre part à un temps long : être agi par des drames, joies et forces qui à la fois nous soutiennent et nous menacent. Comment vivre avec cette malédiction qu'est la famille ? Faut-il l'accepter, faut-il rompre ? C'est une question courante, qui se rejoue pourtant à chaque naissance de manière singulière.

**La violence peut-elle devenir désirable ?**

N'importe qui, affirme Gérard dans le livre, cherche à sa manière la « sensation du couteau » : ces moments où l'on se sent un peu plus que vivant. Quand il parle de cela, sa fille sent que la violence et la vitalité ne font plus qu'un. Comment ne pas voir combien la violence exerce sur nous un mélange de fascination et de terreur ? Il n'y a qu'à regarder les films et les séries les plus visionnés ces dernières années. On traque, bien plus volontiers qu'on ne se l'avoue, ce qui brutalise. Qu'on ait le goût de l'attaque ou qu'on cherche à se défendre, souvent les deux à la fois. Indéniablement, pour Lou, la force intense, brutale et souvent destructrice de son père est aussi synonyme d'ardeur. Gérard est l'antithèse de l'ennui : aux yeux de sa fille, il est impressionnant d'avoir le goût des histoires fortes, de l'aventure, d'une vie plus grande que la vie (*bigger than life*). Mais, au quotidien, la violence est-elle attrayante ? Adulte, la femme s'essaie à la définition d'une virilité désirable. À ses yeux, il s'agit alors moins de violenter les autres que d'assumer sentir en soi de la colère, du désir, des pulsions qui surprennent les jours, tout en se donnant pour mission de les maîtriser et de les sublimer. De les changer en force morale. En courage. « La virilité – écrit Lou à Gérard dans une lettre au père – ce n'est pas taper sur la tête de l'autre. La virilité, même quand l'autre fait tout pour que vous cédiez à votre envie de vous jeter sur lui, c'est rester droit. »



© RICHARD DUMAS

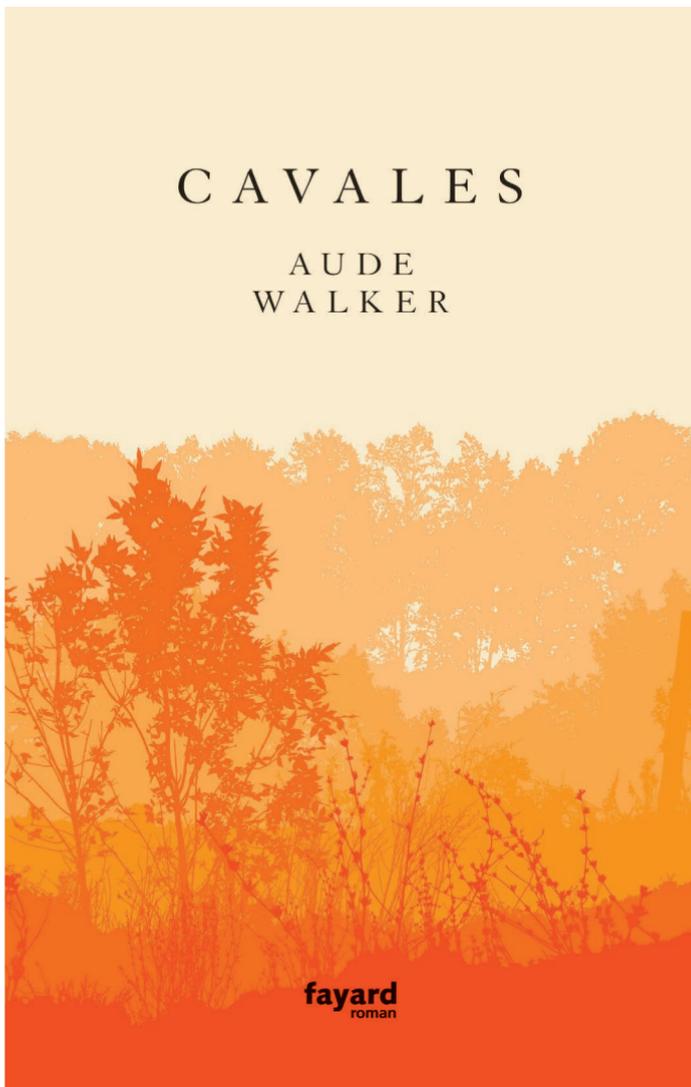
Révélation de la rentrée littéraire d'hiver 2017 avec *L'abandon des prétentions*, Blandine Rinkel a également publié chez Fayard *Le nom secret des choses*. Qualifiée d'« artiste totale » par *Télérama*, elle est aussi chanteuse, danseuse et parolière.

**Dans votre roman, Lou refuse de donner un rein à son père pour le sauver. Ce refus est-il fondateur ?**

Sentir que notre appréciation de nous-même dépend du regard d'un parent peut être paralysant. Lou, dans mon livre, prête une attention infinie à son père : c'est le « dirty care » dont parle Elsa Dorlin, qui dit qu'on ne fait pas toujours attention aux autres par bienveillance, estime ou curiosité mais aussi par inquiétude, par peur. Lou emmagasine des milliers d'informations sur Gérard pour être à même de contourner son pouvoir sur elle, la menace qu'il représente à ses yeux d'enfant. Ce faisant, elle apprend aussi à le comprendre mieux que personne. Il lui est très difficile de s'en détacher. Enfant, elle préfère se faire mal à elle-même plutôt que de refuser à son père sa complicité. À l'âge adulte, cette compréhension intime prend d'autres formes. Lou, en refusant de donner un rein à Gérard, signe son indépendance. Mais ce refus est aussi, paradoxalement, une manière de faire honneur à l'éducation qu'elle a reçue, où la liberté était considérée comme une valeur souveraine. Rompre est la seule manière de rendre hommage au lien tragique qui unit cette fille et son père.

# CAVALES

AUDE  
WALKER



**fayard**  
roman

Camille roule sur les routes montagneuses de Californie, au-dessus de la mégalopole. À l'arrière de sa voiture, un enfant qui ne dit rien. À chaque pause, Camille tape frénétiquement sur le clavier de son téléphone pour envoyer de longs mails. À qui ?

Nick a fait l'acquisition d'un mobil-home, est descendu dans le canyon, puis est remonté sur l'autre versant. Là, il s'est installé avec une longue vue pour observer sa propre maison.

Les mails de Camille évoquent son enfance française, son ascendance juive et l'inconcevable.

Les pensées de Nick ressassent ses échecs, sa toxicomanie. Les conséquences de son égoïsme et du fait qu'il préfère désormais les animaux aux êtres humains.

Et comme entre les deux, à l'autre bout de la longue vue, il y a Ella. Désormais seule dans la maison où elle cohabitait naguère avec Nick, dans une sorte de parallélisme, ensemble mais séparés.

Trois destins comme seule l'âpreté de la Californie semble capable d'en produire.

Enfin, bien sûr – c'était écrit –, leur rencontre. Leur collision, plutôt ?

Un jour dans sa longue vue, Nick voit un enfant. Puis une femme qu'il ne connaît pas.

Et qui a l'air en fuite.

Mêlant plusieurs gammes littéraires, à la fois roman de l'attente, road movie et livre de mémoire, *Cavales* mêle aussi plusieurs registres de langue et de narration pour mieux faire apparaître le paradoxe de nos solitudes où les autres tiennent tant de place, la douleur de l'arrachement et l'impossibilité du deuil.

Camille

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu as choisi cette date. Le 19 décembre. Pourquoi ? Est-ce que c'était de la cruauté ou bien ton sens de la mise en scène ? Le mois de décembre, normalement, pour faire ce que tu vas faire, c'est interdit. Jusqu'à maintenant, j'étais tellement dans ton projet, avec toi, à te soutenir, que je n'ai même pas pensé à t'en vouloir. La colère n'était pas une option. Fallait être là pour te porter. Et puis, Jonah était dans un tel état, il n'y avait pas la place pour ça. Mais depuis que j'ai pris ma décision de ne pas venir, c'est journée portes ouvertes. Pourquoi tu nous fais ça ?

\*

Nick

Quinze ans à faire l'acteur comme on est serveur, sans conviction, dans une série de merde, comme on servirait des burgers, un épisode quotidien, vingt-six minutes de gras saturé tous les jours, même heure, sur vos écrans, sauce gomina, accompagnements épaulettes et fibres synthétiques. Alors quand ils ont tué Max, mon personnage, un des personnages phares du programme, ça m'a fait un mal de chien, c'est sûr. C'est pas rien, toutes ces années, tous les jours,

à parler comme un CEO de fonds familial qui traîne partout son smoking-sourire, à rouler des palots comme on respire, même le week-end. C'est con mais on s'attache, on s'habitue à sa présence. La production ne m'a pas prévenu, zéro préavis.

\*

### Le livre d'Ella

Dès le lendemain et ce pendant deux ans, une bande de neuf corbeaux a harcelé Ella. Sans qu'elle puisse en parler à personne. Qui aurait cru que chaque matin, neuf corbeaux l'attendaient, troupe noire et énervée, devant sa porte, sur le trottoir, au pied du plus petit palmier de la rue. Le premier jour, elle les a regardés comme un hasard. Le deuxième, comme le signe de son hypersensibilité paranoïaque. Le troisième et les suivants, comme la malédiction qu'ils étaient. Non seulement ils la suivaient partout durant son temps périscolaire, mais parfois, sans qu'elle s'y attende, ils débarquaient dans la cour de son école ou à la sortie de son cours de gymnastique, au centre d'animation du quartier. Une fois même, elle n'en était pas revenue, ils l'avaient suivie jusqu'en vacances sur l'île de Catalina. Ils étaient venus tous les jours, se perchait sur les poubelles du snack de plage où elle déjeunait avec son père après s'être baignée. Ils étaient là, partout, tout le temps autour d'elle.

**Ce roman essaie de comprendre et d'explorer ce qu'on traque dans ce qu'on fuit. En quoi tous ces personnages sont-ils en cavale ?**

Dans « cavale », on entend la fuite, mais aussi la chevauchée. En ancien français, une cavale désignait une jument souple et indomptée, au galop si rapide que ses sabots donnent l'impression de ne pas toucher terre. En prenant la tangente, chacun à sa manière et pour des raisons différentes, les personnages du roman traquent avant tout le mouvement. Loin des représentations molles du fuyard qui esquiverait ses responsabilités par lâcheté et immaturité, je crois, dans certains cas, à une sagesse de la fuite, comme source vitaliste. Chaque personnage engage une cavale intérieure et/ou réelle, pour faire tomber les murs de sa prison mentale, ébranler ses déterminismes, prendre le large, au premier degré, et gratter quelques mètres carrés de plus, d'espace et de silence, afin de pouvoir faire sa prière à sa vérité intérieure. Fuir, c'est se désencombrer de celui ou celle qu'on a fini.e par être et qu'on croit être contraint.e de rester. C'est aussi tourner le dos aux assujettissements. C'est casser la pyramide sociale ou familiale et errer tranquille dans le désert. Dans le livre, même le paysage cavale vers la mer, en ondes végétales. Un paysage qui court à sa perte de repères pour emporter tous les chagrins. Enfin, la cavale est à mes yeux une belle métaphore de l'écriture, qui comme le disait Manchette, constitue à la fois « l'art de la vitesse et de la distanciation (être à la fois dans le récit et en dehors du récit, avec le personnage et en dehors du personnage) ».

**En quoi le désir de renouer avec la nature se révèle presque toujours relever du leurre ?**

Le roman met en scène des exilés urbains qui ont installé leurs désillusions et leurs utopies en pleine nature, dans un parc national, quelques kilomètres au-dessus d'une mégapole. Après la crise sanitaire qui nous a fait découvrir que le monde d'après, c'était en fait bien pire que le monde d'avant, on vit tou.te.s dans la tentation de nous rapprocher de la nature pour prendre nos distances avec le vice libéral. Quitter les centres-villes et révolutionner nos valeurs en plein air. Quand on abandonne le milieu urbain, c'est plein.e de bonnes intentions décroissantes, pour faire des câlins aux arbres, fuir la dominance de groupe et de classe, réinventer nos modes de vie et de consommation, mais nous persistons à aborder la nature comme un décor, un espace pour se ressourcer, un ailleurs clivé. Ce qui est une façon de séparer l'homme des autres formes de vivant et de nier l'existence de millions d'espèces – arbres, bactéries, champignons, etc. – qui nous permettent de respirer. Le philosophe Baptiste Morizot appelle à « inventer les égards ajustés à leur forme de vie, à leurs intérêts propres ». À les laisser vivre. La majorité d'entre nous reste des colons inconscients. Même en



© RICHARD DUMAS

Aude Walker a publié trois romans parmi lesquels *Saloon* (prix du Premier Roman du Doubs), et *Un homme jetable* (prix du Roman Social). Journaliste, elle a été pendant dix ans la rédactrice en chef de *Stylist*.

voulant bien faire, on ne fait que reproduire ce qu'on affirme fuir. On ne s'installe pas dans la nature sans la coloniser un minimum. Claquer la porte de la ville en espérant sauver le monde est un leurre, car on participe aussi à sa perte, en brûlant les derniers carrés d'herbe qu'on pensait plus verte.

### **Peut-on vraiment « faire le deuil » de ce qu'on perd, n'est-ce pas une notion à déconstruire ?**

En 2021, j'ai vécu trois deuils, de natures différentes, quasi simultanément. Mais je n'ai pas compris pour autant que j'étais en train d'écrire un roman sur le deuil. J'étais persuadée d'écrire un livre sur la tentation de la domestication du sauvage, sans voir que dessous, il y avait un autre livre intuitif qui s'écrivait, malgré moi. Aujourd'hui, ce roman apparaît comme une réponse à l'injonction à « faire le deuil » proprement, en respectant les règles, la méthode, les cinq étapes du deuil. Alors que, le bordel que c'est le deuil. Le non-sens que c'est. Quand elle parle de l'assassinat de sa mère, Chloé Delaume dit : « L'injonction à faire le deuil est un mythe. Le 30 juin, chaque année, la douleur est intacte. » La mort, la fin d'une relation, la vente d'une maison, un licenciement d'un travail qu'on aime : face à ça, on n'est, la plupart du temps, capable que de chaos. Les moments juste après la perte sont faits de désespoir et de béance. On y fait souvent n'importe quoi. On n'est plus vraiment soi et en même temps, on n'a jamais été aussi proche de son soi intime.



LITTÉRATURE  
ÉTRANGÈRE



Comment supporter le temps qui passe quand on est forcé à l'inactivité ? Comment remplir ses journées ? Que faire quand on ne peut plus exercer le métier qui a donné son sens à notre vie pendant des décennies ? Existons-nous encore quand personne ne nous voit ? Autant de questions que se pose Richard, professeur de lettres classiques fraîchement retraité et totalement désœuvré.

Un jour, en passant sur l'Oranienplatz, à Berlin, il croise par hasard le chemin de demandeurs d'asile et cela lui donne une idée : et s'il trouvait les réponses à ses interrogations là où personne ne songe à aller les chercher ? Auprès de jeunes réfugiés venus d'Afrique qui ont échoué à Berlin et qui, depuis des années, sont condamnés à attendre qu'on les reconnaisse – qu'on les voie tout simplement...

En partant d'un évènement qui a fait couler beaucoup d'encre à l'époque – l'évacuation en 2014, après trois ans d'occupation, d'un camp de migrants sur l'Oranienplatz –, Jenny Erpenbeck nous parle, sans fard ni fioritures, de ceux que l'on regarde sans voir, et de ceux devant lesquels on détourne le regard.

Mettant face à face deux réalités en apparence totalement opposées, l'auteure nous montre qu'à des périodes différentes, dans des pays différents, la fuite, la peur, la guerre ainsi que le sentiment d'être apatride peuvent définir le parcours de tout un chacun, quelle que soit son origine.

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR CLAIRE DE OLIVEIRA

## 1

Peut-être a-t-il encore bien des années devant lui, peut-être seulement quelques-unes. En tout cas, le matin, Richard ne doit désormais plus se lever à l'heure pour se rendre à l'université. Maintenant, il a le temps, voilà tout. Le temps de voyager, comme on dit. Le temps de lire. Proust. Dostoïevski. Le temps d'écouter de la musique. Avoir le temps, il va s'y habituer, mais il ne sait pas combien de temps ça va prendre. En tout cas, sa tête continue de travailler, comme toujours. Que va-t-il en faire, maintenant, de sa tête ? Et des pensées qui, dans sa tête, continuent de penser ? Du succès, il en a eu. Et à présent ? Ce qu'on qualifie de succès. On a publié ses livres, on l'a invité à des colloques, ses conférences ont attiré pas mal de monde jusqu'à la fin, les étudiants ont lu ses livres, y ont souligné des passages qu'ils ont appris par cœur pour leur examen. Où sont-ils, maintenant, ces étudiants ? Plus d'un est maître de conférences dans telle ou telle université, il y en a même deux ou trois qui, à leur tour, sont désormais professeurs habilités. D'autres n'ont pas donné de leurs nouvelles depuis longtemps. Un ancien étudiant entretient une relation amicale avec lui, et deux ou trois autres lui font signe à l'occasion.

Voilà.

De son bureau, il voit le lac.

Richard se fait un café.

La tasse à la main, il va dans le jardin voir si les taupes ont fait de nouvelles taupinières.

Le lac s'étend là, tranquille, comme durant tout l'été.

Richard attend, sans savoir quoi. Le temps est maintenant d'une tout autre sorte. D'un seul coup. Pense-t-il. Et

ensuite il pense, bien sûr, qu'il ne peut pas arrêter de penser, car la pensée, c'est lui, tout en étant la machine à laquelle il est soumis. Même quand il est tout seul avec sa tête, il ne peut bien sûr pas arrêter de penser. Du coq à l'âne, et tant pis si tout le monde s'en fout, pense-t-il.

L'espace d'un instant, il imagine un coq en train de feuilleter à coups de bec son étude « Le concept de monde dans l'œuvre de Lucrèce ».

Il rentre dans la maison.

Il se demande s'il fait trop chaud pour porter une veste. A-t-il d'ailleurs besoin d'une veste pour tourner en rond tout seul chez lui ?

Il y a des années, quand il a appris que son amie le trompait, le seul moyen de surmonter sa déception a été de convertir cette dernière en travail. Pendant des mois, ses investigations ont eu pour objet le comportement de cette amie. Il a écrit près de cent pages pour s'interroger en profondeur sur tout ce qui avait donné lieu à cette tromperie et sur la façon dont la jeune femme l'avait mise en œuvre. Son travail n'a pas eu de conséquences notoires quant à sa relation, car, peu après, son amie l'a définitivement quitté. Du moins a-t-il pu surmonter les quelques mois où, ayant découvert le pot aux roses, il s'est senti vraiment mal en point. Le meilleur remède contre l'amour est le travail, Ovide n'était pas sans le savoir.

Or ce qui le tourmente n'est pas le temps rempli par un amour ne menant à rien, mais le temps en soi. Il faut qu'il passe, certes, mais sans passer pour autant. L'espace d'un instant, il a la vision d'un coq furieux, bigarré, lacérant du bec et des griffes un livre intitulé *Essai sur l'attente*.

« La rigueur de Jenny Erpenbeck, sa perception cristalline de l'humain, son imagination incroyablement plastique font de *Je vais, tu vas, ils vont* un grand roman, aussi bien d'un point de vue esthétique que moral. »

*The New York Times*

« Jenny Erpenbeck invente une langue pour un problème ineffable, elle permet à deux mondes séparés de se rencontrer sans difficulté. Et elle donne de l'espoir. »

*Berliner Zeitung*

« Ce qui est vraiment remarquable dans ce roman, c'est qu'il ne fait pas qu'ébaucher une histoire culturelle de la migration, mais révèle l'histoire de l'humanité comme l'histoire de la migration. »

*WOZ – Die Wochenzeitung*

« On reconnaît chez Jenny Erpenbeck l'influence de Theodor Fontane et de Walter Kempowski. Son roman *Je vais, tu vas, ils vont* nous prend aux tripes. »

*The Guardian*

« Ce roman est réaliste : non pas parce qu'il décrit les faits tels qu'ils sont, mais parce qu'il crée une réalité littéraire, qui reflète la réalité du monde. »

*NZZ am Sonntag*

« Une réussite absolue et une réflexion sur les fondements de l'humanisme. »

*NDR, Bücherjournal*

« *Je vais, tu vas, ils vont* est une œuvre d'une actualité renversante, sans pourtant avoir cherché ni planifié littérairement cette explosivité, car tout cynisme lui est étranger. »

*F.A.Z.net*

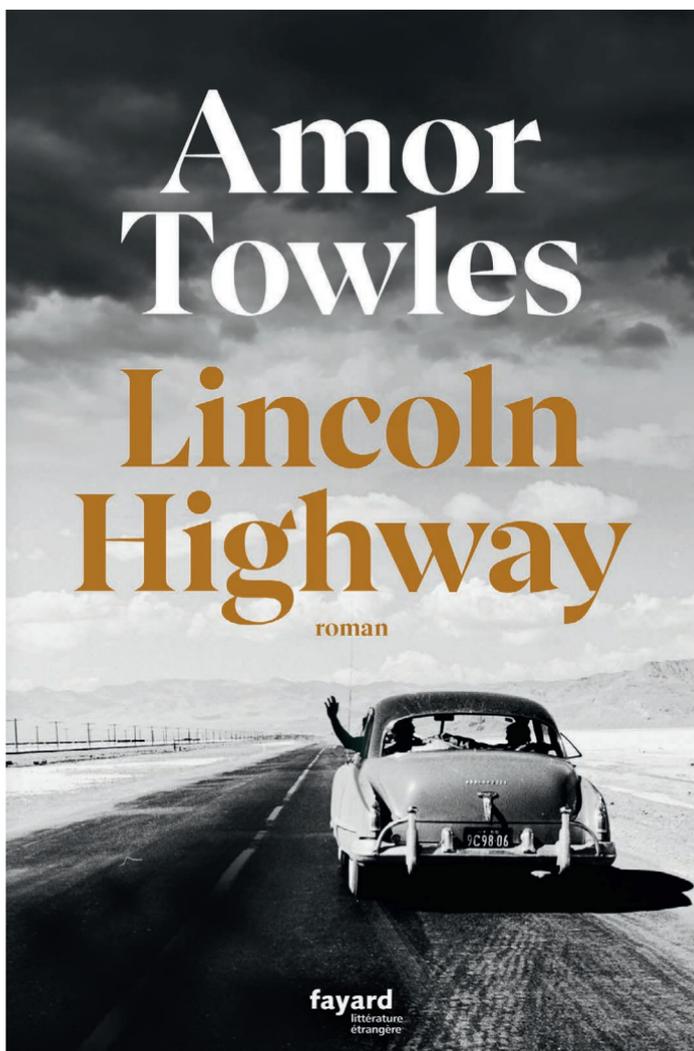
« La qualité de ce roman est de rompre avec les préjugés, de plonger sous les apparences et de rapprocher des cultures étrangères. »

*Südkurier*



© KATHARINA BEHLING

Née en 1967 à Berlin-Est, Jenny Erpenbeck a grandi en République démocratique allemande. Tout en travaillant comme relieuse, puis accessoiriste et habilleuse dans plusieurs théâtres, Jenny Erpenbeck a commencé en 1988 à étudier le théâtre à l'université Humboldt de Berlin, puis, à partir de 1990, la mise en scène du théâtre musical à l'Académie de musique Hanns Eisler. En 1997, elle devient régisseuse à l'opéra de Graz en Autriche. Par la suite, elle a mis en scène des opéras pour tous les grands théâtres européens. Depuis son premier roman paru en 1999, elle incarne une littérature engagée et humaniste. Membre de l'Académie des Arts de Berlin ainsi que de l'Académie allemande pour la langue et la littérature, Jenny Erpenbeck a déjà reçu de nombreux prix dont le Prix Ingeborg-Bachmann lors des Journées de la littérature de langue allemande à Klagenfurt, le Prix Heimito von Doderer, l'Independent Foreign Fiction Prize ainsi que le prix Thomas-Mann.



Juin 1954. Emmett Watson, dix-huit ans, rentre chez lui, dans le Nebraska, après avoir passé quinze mois dans un centre de détention pour mineurs. Il y retrouve Billy, son frère de huit ans. Leur père vient de mourir, leur mère les a abandonnés des années auparavant, et la banque s'apprête à saisir la ferme familiale. Les deux frères doivent partir, mais où aller ? Leur choix se porte sur la Californie : Billy espère y rejoindre leur mère après avoir découvert les cartes postales que celle-ci leur a envoyées tout au long de la Lincoln Highway, route mythique traversant tout le pays qu'elle a empruntée des années plus tôt pour fuir à l'autre bout du pays.

Leur plan est chamboulé lorsque deux codétenus d'Emmett en cavale, le roublard Duchess et son acolyte Woolly, qui semble tombé de la lune, décident de se joindre à eux. À peine le voyage entamé, Duchess et Woolly décampent dans la voiture d'Emmett, emportant le pécule laissé par son père et leurs rêves de vie nouvelle. Les deux frères se lancent alors à leur poursuite.

Tissant avec brio les grands motifs de l'Americana, Amor Towles livre un roman choral aux personnages hauts en couleur et au rythme haletant, une véritable épopée dans la tradition du *road novel*. Tout au long de l'imprévisible *Lincoln Highway*, Towles déploie son immense talent de conteur et d'écrivain virtuose pour embarquer le lecteur dans un voyage tourbillonnant.

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NATHALIE CUNNINGTON

*Duchess*

Un dimanche du mois d'août, le matin suivant sa dernière représentation, mon père a proposé une excursion. Comme il avait été engagé pour une saison au Palladium de Denver, il a suggéré de fêter cela par un pique-nique sur la berge d'une rivière sinueuse.

Alors qu'on descendait nos bagages par l'escalier de secours de l'hôtel, mon père s'est demandé à haute voix si on ne devrait pas marquer le coup en invitant une représentante du beau sexe. Mettons Mlle Maples, cette ravissante jeune femme que Mephisto, le magicien qui louchait, sciait en deux en deuxième partie de spectacle. Et là, sur qui on tombe, plantée dans la ruelle avec sa valise à la main ? La blonde plantureuse dont on venait de parler !

– Taïaut ! s'est exclamé mon père.

Ah, quelle journée agréable on allait passer !

Avec moi sur le strapontin et Mlle Maples occupant le siège passager, on a roulé jusqu'à un grand parc municipal au bord de la Platte, où l'herbe était bien verte, les arbres immenses, et où le soleil faisait étinceler la surface de l'eau. La veille, mon père avait commandé du poulet frit et des épis de maïs. Au petit-déjeuner, il avait même volé la nappe sur laquelle étaient posées nos tasses (tu en serais cap', Mephisto ?).

Mlle Maples, qui n'avait pas plus de vingt-cinq ans, goûtait visiblement la compagnie de mon père. Elle riait à toutes ses blagues et le remerciait chaleureusement chaque fois qu'il lui resservait du vin. Elle a même rougi à certains de ses compliments – empruntés au Barde d'Avon.

Elle avait apporté un phonographe portatif, et je me suis vu confier la tâche de choisir les disques et de lancer la musique tandis que mon père et elle dansaient sur l'herbe.

Il est de notoriété publique que ce qui console l'estomac é mouss e l'esprit. Je ne peux qu'approuver cette maxime. Car une fois les bouteilles de vin vides jetées dans la rivière, le phonographe remis dans le coffre et la voiture en marche, mon père a annoncé qu'on allait faire un arrêt dans une ville voisine. Je ne me suis pas méfié. On s'est garés près d'un vieux bâtiment en pierre couronnant une colline et il m'a demandé d'attendre à l'intérieur avec une jeune nonne tandis qu'il s'entretenait avec une nonne plus âgée dans une autre pièce. Je ne me suis pas méfié. En fait, c'est uniquement par hasard, en regardant par la fenêtre, que j'ai vu mon père au volant de la voiture descendre en trombe l'allée centrale, la tête de Mlle Maples posée sur son épaule. Là, j'ai compris que je m'étais fait avoir.

**NUMÉRO UN SUR LA LISTE DES MEILLEURES  
VENTES DU *NEW YORK TIMES***

**NUMÉRO UN SUR LA LISTE DES MEILLEURS LIVRES  
DE L'ANNÉE D'AMAZON**

**DISTINGUÉ PARMIS LES MEILLEURS LIVRES  
DE L'ANNÉE 2021 PAR DE NOMBREUX JOURNAUX DONT  
LE *WASHINGTON POST*, LE *NEW YORK TIMES*, *TIME*,  
*KIRKUS***

**FIGURE SUR LA LISTE DES LECTURES  
RECOMMANDÉES PAR BARACK OBAMA EN 2021**

« Un roman plein de malice, de sagesse, incroyablement réjouissant... Un livre imprégné de lumière, d'esprit, de jeunesse. Towles a extrait un minuscule brin d'existence – dix folles journées – et, en regardant dans sa lunette, nous constatons que ce bref interstice regorge d'histoires extraordinaires qui ont l'étoffe des légendes. »

*The New York Times*

« Un roman qui tient de la tradition littéraire du roman de la route américain tout en offrant un voyage singulier, et mérite une place parmi les plus grands du genre aux côtés de ceux de Jack Kerouac, John Steinbeck et Thomas Wolfe. »

*The Guardian*

« Un *road trip* à la Mark Twain, du Midwest à New York. »

*The Dispatch*

« Un roman historique captivant... Une aventure enlevée aux personnages inoubliables, aux paysages frappants et au rythme haletant qui conduit le lecteur à dévorer le roman jusqu'à la dernière page. »

*Time*

« Les histoires nous permettent parfois de nous trouver, semble affirmer Towles, pourvu que nous demeurions réceptifs à leur pouvoir... Quiconque s'embarquera sur la *Lincoln Highway* se délectera du voyage. »

*Los Angeles Times*

« Un roman picaresque moderne avec une kyrielle de personnages, des perspectives variées, des récits aux nombreuses digressions, et des fins de chapitre intrigantes : le troisième roman de Towles est encore plus divertissant qu'*Un gentleman à Moscou*, déjà acclamé par la critique... Un voyage grisant à travers les États-Unis. »

*Kirkus Reviews*



© DMITRI KASTERINE

Romancier américain né en 1964 dans la banlieue de Boston et diplômé des universités de Yale et de Stanford, Amor Towles est un des grands noms de la littérature américaine. Après une carrière dans la finance, il se consacre désormais à l'écriture. Il est l'auteur de trois romans : *Les Règles du jeu* (Albin Michel, 2012), dont la traduction française, sous la plume de Nathalie Cunnington, a été récompensée par le prix Fitzgerald; *Un gentleman à Moscou* (Fayard, 2018; LGF, 2020), traduit dans trente-cinq langues, et qui a figuré pendant plus d'un an sur la liste des meilleures ventes du *New York Times*; et *Lincoln Highway*, classé en tête de cette même liste lors de sa parution aux États-Unis. Ses romans, qui ont rencontré un succès critique formidable, se sont vendus à plus de quatre millions d'exemplaires.

« Le lecteur éprouve une sensation de légèreté, comme porté par le courant d'un fleuve par une chaude journée d'été. »

*The Washington Post*

« Bientôt un classique. »

*O Qaterly*



PAUVERT

BERTRAND LECLAIR

---

44

**BERTRAND  
LECLAIR**

**Le train  
de Proust**

**PAUVERT**

Lire *À la recherche du temps perdu* pour la première fois, c'est prendre un moyen de transport inconnu pour un voyage d'une longueur peu ordinaire. Certains évoquent un train de souvenirs, d'autres dont je suis témoin du train de vérités qu'est ce récit initiatique traçant un chemin spirituel vers « la joie du réel retrouvé ». Aux lectures suivantes, c'est en connaissance de cause que le lecteur croit reconnaître les scènes qu'il aime entre toutes comme autant de stations heureuses. Force est pourtant de constater que tout a changé d'être retraversé : les paysages eux-mêmes semblent aussi mouvants que le point de vue depuis le train, ce « laboratoire » dont chaque wagon se transforme en une étonnante « chambre magique qui se chargeait d'opérer la transmutation tout autour d'elle ».

Illustration parfaite de la relativité proustienne à l'articulation du temps et de l'espace, le train permet de retraverser *La Recherche* d'autant mieux qu'il la parcourt incessamment, depuis la toute première page de *Du côté de chez Swann* envahie par ses sifflements nocturnes jusqu'au *Temps retrouvé*, où les coups de marteau d'un employé des chemins de fer généreront l'une des réminiscences majeures du bouquet final. Alors le train du souvenir pourra bondir hors du tunnel inerte de la mémoire pour libérer « mille riens de Combray » qui « sautaient légèrement d'eux-mêmes et venaient à la queue leu leu (...) en une chaîne interminable et tremblante de souvenirs », dégageant bientôt cette vérité inédite qui, au sens le plus fort du verbe, anime à jamais *La Recherche*.

Si les livres viennent de la vie, la nécessité qui les fait naître n'est pas destinée à nous en abstraire pour nous en délasser ou pour l'enluminer, cette vie si décevante, mais à en changer la perception, à en retrouver une vérité qu'anesthésient l'habitude et le raisonnement au prétexte de nous protéger de l'anxiété, dit Proust à de multiples reprises, et par là même à en retrouver le cours profond. Ils ouvrent la voie à ce que Proust désigne ici sous l'expression de « vie spirituelle », qu'il faut se garder d'associer à quelque contenu religieux que ce soit. Cette vie spirituelle ne cherche aucun correspondant céleste, elle n'est pas même tournée vers le ciel, mais renvoie au contraire à la terre, au « sens de la terre » dirait le lecteur de Nietzsche, et en tout cas aux profondeurs : « Ce travail qu'avaient fait notre amour-propre, notre passion, notre esprit d'imitation, notre intelligence abstraite, nos habitudes, c'est ce travail que l'art défera, c'est la marche en sens contraire, le retour aux profondeurs où ce qui a existé réellement gît inconnu de nous, qu'il nous fera suivre. »

C'est aussi pourquoi je revendique d'écrire « depuis » plutôt que « sur » l'œuvre de Proust, ce

qui impliquerait je ne sais pas bien quel surplomb (d'autant que, pour détourner Francis Ponge, nul n'écrit jamais sur rien d'autre que sur sa table de travail, son carnet ou ses genoux : on n'écrit jamais davantage « sur » quoi que ce soit que l'on ne saurait « faire » Venise en deux jours). C'est encore pourquoi j'ai plus de goût pour le Proust des écrivains, de Beckett à Cixous en passant par Nabokov ou Klossowski, que pour celui des spécialistes qui se réclament de l'érudition (ce qui n'enlève rien à mon grand respect pour le travail et la rigueur si précieuse que plusieurs d'entre eux ont apportée à l'établissement des textes, en tout point remarquable) : les premiers sont bien plus sensibles à l'enjeu profond du livre, autre nom ici pour désigner sa destination.

C'est encore et surtout pourquoi je peux avoir le sentiment de m'inscrire en faux dans le concert actuel des voix célébrant Proust dans l'espace médiatique, qui confine si souvent à l'idolâtrie dont parle Proust à propos de Ruskin, précisément, au point de tourner désormais à la proustolâterie, puissant anesthésiant des puissances de l'œuvre elle-même.

### Pourquoi aborder l'œuvre de Proust à travers le motif du train ?

Symbole du basculement de l'Europe dans la modernité capitaliste, le train est omniprésent dans *À la Recherche du temps perdu*. Les personnages ne cessent d'y monter, en descendre, en rêver, le rater sciemment pour s'octroyer des plaisirs réprouvés ou s'y livrer à des impromptus érotiques. Mais il n'est pas seulement un moyen de transport dans lequel se déroulent des scènes « en mouvement » qui peuvent compter plusieurs dizaines de pages. À travers les « lieux merveilleux que sont les gares », les correspondances qu'elles offrent à l'imagination, c'est tout l'univers des chemins de fer qui offre à Proust une source inépuisable de métaphores, y compris dans son exploration des voies désaffectées de la mémoire, de ces anciens aiguillages livrés à la rouille, de ces gares abandonnées aux herbes folles.

Parler du train de Proust, c'est encore affirmer qu'il a une destination : il va quelque part, et nous y entraîne. Cette destination est sa raison d'être, sa nécessité, et c'est elle qui lui donne son incomparable puissance ; le credo absolument littéraire que porte le roman est aussi sa poutre maîtresse autant que sa locomotive : ce qui le porte et tire à lui le monde entier.

Comprendre cela permet au grand voyageur qu'est le lecteur de la *Recherche* de retrouver le sens de la marche, en somme : entrer dans le paysage plutôt que le regarder fuir, réaliser que le train de Proust n'est en rien tourné vers le passé, qu'il fonce vers l'avenir, au contraire, un avenir où il serait enfin loisible d'habiter le temps par le ressort de l'art.

### Proust est ce qu'on appelle un grand écrivain.

#### Comment aborde-t-on un tel monument littéraire ?

Surtout pas comme un monument ! Encore moins comme le monument classé historique qu'en fait la doxa contemporaine, qui confond l'homme et l'œuvre, confinant certains jours à une insupportable « proustolâterie », au point de rendre peu ou prou l'œuvre intouchable. *À la recherche du temps perdu* est d'abord une expérience, un long voyage. C'est bien pour cela que j'en passe aussi, dans un chapitre plus subjectif, par « mon » train de Proust : celui dans lequel j'ai embarqué à vingt ans, qui m'a très littéralement ébloui. Ce train de Proust, je l'ai retrouvé à chaque nouveau voyage tout à la fois identique et transfiguré, toujours mouvant, au fond, mais toujours aussi puissant y compris dans ce rôle de révélateur de nous-même qu'ont les chefs d'œuvre. J'ajoute que, comme tout voyage, celui-ci peut avoir des aspects déplaisants, ou agaçants ; la *Recherche* n'est pas sans tunnels, sans points de faiblesse, qu'il est fallacieux d'ignorer. C'est aussi par sa capacité à subsumer ses faiblesses plutôt que de les dissimuler sous le tapis des mots que se mesure la puissance d'une œuvre.



© RICHARD DUMAS

Romancier, essayiste  
et dramaturge,  
Bertrand Leclair  
est l'auteur  
d'une vingtaine  
d'ouvrages.

**Proust est mondialement célèbre pour son rapport au temps.  
Mais en quoi l'espace joue-t-il aussi un rôle dans son œuvre ?**

On sait que Proust a songé à intituler son œuvre « À la recherche de la Vérité », mais a trouvé « plus probe et plus délicat » de ne pas le revendiquer. La question centrale dans l'œuvre est celle de la vérité, devenue insaisissable de n'être plus « révélée », fixée par le dogme religieux. Si cette vérité est devenue mouvante, on ne peut en saisir des éclats qu'à en saisir le mouvement et dans le temps et dans l'espace, et c'est bien pourquoi la révolution proustienne consiste précisément à montrer comment, dans la représentation comme dans la perception, l'espace et le temps sont indissociables.

Là encore, la manière dont le train traverse la *Recherche* est un excellent véhicule pour le comprendre. De station en station, le roman introduit d'abord le mouvement dans l'espace, ainsi lorsqu'il décrit un lever de soleil vu du train ou trois clochers vus d'une voiture, pour complexifier son constat dans un deuxième temps : si « ce qui est » sous mes yeux varie lorsque je tiens compte du mouvement dans l'espace, « ce qui est » ne peut que varier tout autant quand j'évolue dans le temps. C'est la clé de la relativité proustienne qui, de fait, est contemporaine des découvertes d'Einstein, auxquelles Proust s'est concrètement intéressé, de même qu'elle est contemporaine de la tentative nietzschéenne de réinventer « l'amor fati » des anciens, l'amour du destin. C'est encore en cela que le train de vérités de Proust s'affirme aussi un train de sagesse : une initiation dont j'ose espérer que ce livre témoigne.

**LESLIE  
JAMISON**



**La baleine  
solitaire**

et autres textes habités

**PAUVERT**

Par quoi sommes-nous hantés ? Qu'est-ce qui nous définit mieux que ce qu'on désire, ce qu'on a perdu, ce vers quoi on tend sans jamais pouvoir l'atteindre vraiment – vies alternatives, relations brisées, morts, paysages habités par l'amour et la violence ?

Après avoir consacré un ouvrage à l'étude de l'empathie (*Examens d'empathie*, Pauvert, 2016) et un essai aux liens entre écriture et toxicomanie (*Récits de la soif*, Pauvert, 2021), Leslie Jamison explore dans *La Baleine solitaire et autres textes habités* les questions du manque et de l'obsession. Parmi les quatorze textes qui composent ce recueil, elle s'intéresse notamment à 52 Blue, un cétacé considéré comme la baleine la plus seule du monde, objet de curiosité et de fascination aux quatre coins du globe ; aux « citoyens » de *Second Life*, un monde entièrement virtuel ; ou encore à un musée croate unique en son genre, dont la collection est constituée de reliquats de relations brisées.

Leslie Jamison examine ces sujets hétéroclites au miroir de sa propre existence – ce qui la conduit à évoquer son mariage à Las Vegas, sa découverte du rôle de belle-mère, personnage si redouté des contes de fées, ou encore la naissance de son premier enfant. Poursuivant l'ambition de l'ensemble de son œuvre, consistant à explorer les relations humaines en mêlant érudition, esprit critique et empathie, le tout sublimé par une écriture incisive riche de fulgurances, Leslie Jamison livre un recueil de textes kaléidoscopique aussi singulier que fascinant.

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NATHALIE BRU

*En 1989, une équipe de l'armée américaine enregistre un son jamais entendu auparavant dans le Pacifique : le chant d'une baleine émettant à la fréquence – inhabituelle parmi ses congénères – de 52 hertz. Si elle permet de la repérer aisément dans l'immensité océanique, elle semble la condamner à ne pas être entendue ou reconnue par les siens, et donc à demeurer solitaire. Quinze ans plus tard, la publication de travaux sur la baleine, surnommée 52 Blue, suscite des réactions inattendues.*

En réalité, la saga 52 Blue n'en était qu'à ses débuts. En 2004, trois ans après la suppression des financements, quand ils publièrent pour la première fois le résultat de leurs travaux, les chercheurs de Woods Hole reçurent une cascade de courrier. [...] Et cela ne se résumait pas à la correspondance traditionnelle entre chercheurs. Comme Andrew Revkin l'écrivit en décembre de cette année-là dans un article du *New York Times* intitulé « Le chant des profondeurs, a cappella et ignoré », il y avait parmi les auteurs « des amoureux des baleines navrés d'apprendre qu'il existait un cœur solitaire dans le monde des cétacés », ainsi que d'autres anonymes qui s'étaient reconnus dans la baleine pour diverses raisons : son indépendance supposée, son entêtement, son chant singulier.

Après la publication de l'article, Woods Hole reçut un autre flot de courrier. (Kate Stafford, une spécialiste des mammifères marins citée dans l'article, s'en était probablement rendue responsable par inadvertance en prêtant des propos à la baleine : « Il dit : "Hé, je suis là !" , et personne ne lui répond. »). Les auteurs de ces lettres ? Des gens au cœur brisé, des sourds, des amoureux transis et des célibataires, des chats échaudés craignant l'eau froide, et des chats si échaudés qu'ils avaient fini par craindre même l'eau gelée... des gens qui s'identifiaient à l'animal ou le plaignaient, selon les émotions qu'ils projetaient sur lui.

Une légende était née : la légende de la baleine solitaire.

Dans les années qui suivirent, 52 Blue – ou 52 Hertz, comme beaucoup de ses fans la surnomment – a inspiré de nombreux articles aux accroches tire-larmes : « La baleine la plus seule au monde » ; « La baleine privée d’amour par son chant singulier » ; « Le chant d’amour contrarié de la baleine » ; « Il existe une baleine très seule qu’aucun de ses congénères ne peut entendre. Comme il n’y a rien de plus triste, les scientifiques devraient tenter de lui parler ». On fit çà et là le récit imaginaire d’un cétacé solitaire parti sur la Riviera mexicaine traquer sans succès les plus grosses femelles de la Terre, cétacé dont « le chant d’accouplement, large répertoire de mélodies terriblement sincères, résonnait inlassablement dans l’obscurité des profondeurs ».

Un chanteur du Nouveau-Mexique, qui s’ennuyait dans son boulot de technicien, composa un album entier à la gloire de 52 ; un autre chanteur, dans le Michigan cette fois, mit en chanson pour les enfants les malheurs de la baleine ; un artiste du nord de l’État de New York réalisa une sculpture en bouteilles plastique qu’il baptisa 52 Hertz. Un producteur de Los Angeles écuma les vidégreniers à la recherche de cassettes contenant des morceaux musicaux sur lesquels enregistrer le chant de 52 Blue. En peu de temps, le chant de la baleine s’était mué en une sorte de sismographe sentimental aux multiples scénarios : aliénation et détermination, désir et autonomie, incapacité à communiquer sublimée par une grande opiniâtreté. On créa des comptes Twitter où l’on s’exprimait en son nom. @52\_Hz\_Whale, par exemple, qui ne fait pas dans la nuance :

Helloooooooooo?! Yooohooooooooo! Il y a quelqu’un?  
#Tristevie

Je me sens si seul. :( #seul #pourtoujoursseul

« Une exploration tourbillonnante du manque et de l'obsession. [...] Comment ne pas être intrigué ? »

*Marie Claire USA*

« Une lecture délicieuse. On y voit Leslie Jamison abandonner le récit de soi soigneusement composé pour s'ouvrir à l'inconnu. »

*Washington Post*

« Leslie Jamison est une autrice d'une intelligence et d'une éloquence sublimes qui combine avec brio les approches du journalisme, de la critique et des Mémoires pour écrire des textes dont on se souvient longtemps. »

*Literary Hub*

« Merveilleux et évocateur. [...] La plupart de ces textes boxent dans la catégorie poids lourds. »

*New York Times Book Review*

« Clairvoyant. [...] Les essais de ce recueil (qui peut se dévorer, même s'il est recommandé de le savourer) portent sur un ensemble éclectique de sujets [...]. Quand j'ai reposé le livre, c'était avec un émerveillement renouvelé. »

*The Paris Review*

« Incisif. [...] Leslie Jamison a été considérée comme l'enfant rêvé de Joan Didion et de Susan Sontag. Même pour un écrivain disposant des nombreux talents et succès de Leslie Jamison, il ne doit pas être aisé de vivre à la hauteur de cette réputation. Et pourtant, c'est ce qu'elle fait, et plus encore... Ces textes ont quelque chose du reportage, mais aussi des confessions, tissant les réalités de multiples autres aux expériences de Jamison pour créer un ouvrage intense, humain et si intelligent et plein de vérité par endroits que le lecteur en a le souffle coupé. »

*San Francisco Chronicle*

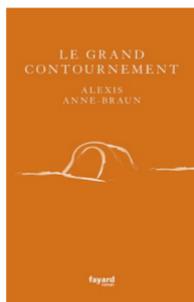
« Lumineux et enrichissant. [...] Leslie Jamison est tout simplement brillante quand il s'agit d'explorer un sujet et d'en déconstruire ses couches de sens. »

*Publishers Weekly*



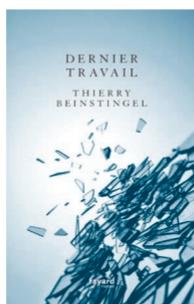
© BROWLF SHEEHAN

Essayiste et romancière américaine, Leslie Jamison est l'auteurice d'un recueil de textes, *Examens d'empathie* (Pauvert, 2016) et d'un essai autobiographique, *Récits de la soif. De la dépendance à la renaissance* (Pauvert, 2021), qui ont tous deux figuré dans la liste des meilleures ventes du *New York Times*, ainsi que d'un roman, *The Gin Closet*. Elle écrit régulièrement dans le *New York Times*, et a publié des textes dans *The Atlantic*, *Harper's Magazine*, *The New York Times Book Review*, *Oxford American* et *Believer*. Titulaire d'un doctorat en littérature anglaise de l'université de Yale, elle enseigne à l'université Columbia, à New York.



ALEXIS  
ANNE-BRAUN  
**LE GRAND  
CONTOURNEMENT**

Nombre de pages : 280  
Format : 135 x 215  
Prix provisoire : 19,00 euros  
Code Hachette : 7223903  
EAN : 9782213711881  
Attaché de presse :  
Clément Braun-Villeneuve  
Date de sortie : 17/08/2022



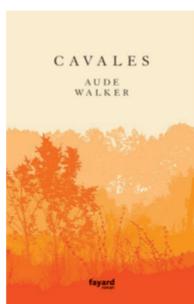
THIERRY  
BEINSTINGEL  
**DERNIER TRAVAIL**

Nombre de pages : 256  
Format : 135 x 215  
Prix provisoire : 19,00 euros  
Code Hachette : 5837185  
EAN : 9782213722450  
Attaché de presse :  
Clément Braun-Villeneuve  
Date de sortie : 17/08/2022



BLANDINE RINKEL  
**VERS LA VIOLENCE**

Nombre de pages : 378  
Format : 135 x 215  
Prix provisoire : 20,00  
Code Hachette : 4058989  
EAN : 9782213722122  
Attachée de presse :  
Alina Gurdziel  
Date de sortie : 17/08/2022



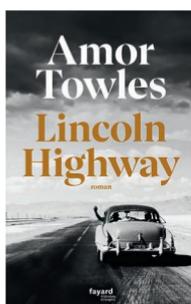
AUDE WALKER  
**CAVALES**

Nombre de pages : 280  
Format : 135 x 215  
Prix provisoire : 19,00  
Code Hachette : 8068289  
EAN : 9782213721484  
Attaché de presse :  
Clément Braun-Villeneuve  
Date de sortie : 17/08/2022



JENNY ERPENBECK  
**JE VAIS, TU VAS,  
ILS VONT**

Nombre de pages : 432  
Format : 135 x 215  
Prix provisoire : 23,00 euros  
Code Hachette : 8845537  
EAN : 9782213717746  
Attachée de presse :  
Pauline Faure  
Date de sortie : 24/08/2017



AMOR TOWLES  
**LINCOLN HIGHWAY**

Nombre de pages : 640  
Format : 153 x 235  
Prix provisoire : 25,00 euros  
Code Hachette : 2250275  
EAN : 9782213721873  
Attaché de presse :  
Clément Braun-Villeneuve  
Date de sortie : 24/08/2022



BERTRAND LECLAIR  
**LE TRAIN DE PROUST**

Nombre de pages : 320  
Format : 135 x 215  
Prix provisoire : 20,00 euros  
Code Hachette : 5691582  
EAN : 9782720215568  
Attachée de presse :  
Pauline Faure  
Date de sortie : 05/09/2022



LESLIE JAMISON  
**LA BALEINE  
SOLAIRE**

Nombre de pages : 336  
Format : 135 x 215  
Prix provisoire : 22,00 euros  
Code Hachette : 1394659  
EAN : 9782720215391  
Attaché de presse :  
Clément Braun-Villeneuve  
Date de sortie : 05/09/2022

## PRESSE

**Catherine Bourgey**

01 45 49 79 74

cbourgey@editions-fayard.fr

**Pauline Faure**

01 45 49 82 43

pfaure@editions-fayard.fr

**Clément Braun-Villeneuve**

01 45 49 82 20

cbraunvilleneuve@editions-fayard.fr

**Alina Gurdziel**

06 60 41 80 08

alinagurdziel@gmail.com

## RELATIONS LIBRAIRES ET SALONS

**Laurent Bertail**

01 45 49 79 77

lbertail@editions-fayard.fr

**Romain Fournier**

01 45 49 82 15

rfournier@editions-fayard.fr

## DROITS SECONDAIRES ET AUDIOVISUELS

**Carole Saudejaud**

01 45 49 82 48

csaudejaud@editions-fayard.fr

## SERVICE COMMERCIAL

**Katy Fenech**

01 45 49 82 38

kfenech@editions-fayard.fr

## DIFFUSION ET DISTRIBUTION

Hachette Livre

## ÉDITIONS FAYARD

13, rue du Montparnasse

75006 Paris

[www.editions-fayard.fr](http://www.editions-fayard.fr)